

*“Hurluberlu : Personne extravagante, qui parle et agit d’une manière bizarre, inconsidérée”.*

Le Robert.

Depuis longtemps, j’ai acquis une réputation d’hurluberlu. Être considéré ainsi n’a rien de dégradant. L’hurluberlu est un personnage plutôt sympathique dans notre folklore social. Il n’agit pas comme tout le monde, il ne comprend pas le langage commun, il vit dans un monde parallèle. Dans le meilleur des cas, il ne porte tort à personne et n’abîme que sa propre réputation. Mais comme il sait à peine de quoi il s’agit, ça ne tire pas à conséquence. Le dictionnaire m’apprend que je suis un type extravagant qui agit d’une manière bizarre et inconsidérée. Je suis tout prêt à le croire. Je peux tout aussi bien croire le contraire au bénéfice de ma liberté d’échapper aux codes et aux modes débiles qui sévissent dans notre société. Si la société est folle, d’une folie sans issue, agressive et mesquine, rien ne doit nous retenir de lui tirer la langue ou de lui faire un bras d’honneur. Pour ma part, je crois plutôt à la solution malicieuse. À

l'occasion, je pratique volontiers le rire, voire la cocasserie. Il m'arrive de faire des jeux de mots sans les regretter. C'est une hygiène comme une autre dont l'intérêt ne semble pas avoir été perçu par les faiseurs de traités métaphysiques. Comme le monde serait ennuyeux si on se contentait de le prendre au pied de la lettre ! J'ai toujours pensé qu'il fallait dépayser les choses pour se dépayser soi-même. En brouillant un peu les contours au lieu de suivre passivement le trait, on s'ouvre des perspectives plus excitantes sur la réalité. Je ne sais pas si une considération de ce type recevrait le suffrage des contemporains. Notre époque est lourde comme jamais, elle s'épuise dans un prosaïsme déprimant. Mais elle présente au moins l'avantage de s'intéresser frénétiquement à elle-même, grâce à quoi chacun peut lui rendre la pareille en butinant de son côté, en toute indépendance d'esprit.

Ainsi, j'ai vécu quelque temps sur un toit d'immeuble parisien. J'y avais installé un matelas mousse, un duvet, une table, une chaise de camping, un réchaud à gaz et quelques livres dans une caisse en guise de bibliothèque. Ma parole, je crus bien avoir trouvé ma vraie place dans cette vie. Je dormais dans les nuages, je me réveillais dans les premières dorures du soleil. Au loin, la tour Eiffel perçait la brume. Tandis que je me préparais un café, des pigeons et des moineaux se disputaient les miettes de mon repas de la veille. J'entendais la rumeur

lointaine des voitures et je me disais qu'il n'est nul besoin de machines et d'écrans pour jouir du moment qui passe. Je crois n'avoir jamais si bien regardé le ciel que depuis mon observatoire. C'est que j'étais dans le ciel lui-même, pris dans son drapé gris et ses humidités printanières. En bas, nous sommes comme des égarés. Tout est fait pour nous faire penser à autre chose qu'à notre vérité d'êtres vivants. Tout nous soucie, nous accapare, nous maintient dans l'anesthésie de la routine ou dans une trépidation stérile et angoissée. Comparativement, ce toit abandonné aux oiseaux valait un royaume. Pourtant, la vue n'avait rien de romantique : on apercevait d'autres toits couverts d'antennes, des cheminées délabrées, des murs d'une saleté pisseuse ou grisâtre, des cours ouvertes comme des puits sinistres, des fenêtres donnant sur des escaliers ou des appartements que l'on aurait pu croire inhabités. Mais je m'y trouvais en accord avec moi-même. C'est une épreuve à laquelle chacun peut se livrer. Que valons-nous quand nous ne sommes plus directement conditionnés par notre milieu ? Quand nous ne cédon plus à la facilité de nous laisser conduire par des rapports de force que nous ne maîtrisons pas ? Quand les petites tricheries et les grandes frimes n'ont plus de raison d'être ? Tout individu dispose de ressources personnelles, généralement inexploitées par inconscience ou par paresse, peut-être aussi par pudeur,

par peur ou par simple préjugé. Qu'il s'arrache, ne serait-ce que quelques jours, à la pesanteur ordinaire en se fiant à la conscience aiguë d'être ce qu'il est, parmi tout ce qui existe, en un point et à un moment déterminés de la réalité.

Sur mon toit, je vivais une sorte de mirage poétique. Je lisais *Aventures dans l'irréalité immédiate* de Max Blecher : « Ma solitude est plus pure et plus pathétique que d'habitude. Le sentiment de l'éloignement du monde devient plus net, plus intime : une mélancolie limpide et suave, comme un rêve dont on se souvient au fond de la nuit. » Le mot pathétique est peut-être trompeur si on le charge de sentimentalité. Je l'attribue à la légère morbidité du poète roumain affaibli par la tuberculose. Mais pour ce qui est du sentiment d'éloignement, ce serait un contresens de le rattacher à la seule maladie. Ma propre santé évacue toute tristesse au moment où ce sentiment atteint son apogée, me disais-je en me remplissant les poumons d'un grand bol d'air parisien. C'est alors qu'il se mit à pleuvoir. J'avais apporté une toile imperméable que je fixai au-dessus de mon lit entre un fronton de pierre ardoisé et une antenne de télévision. Je m'endormis très bien, bercé par le crépitement de la pluie. Le lendemain, je me retrouvai trempé. Ma bâche s'était affaissée sous le poids de l'eau. La pluie avait cessé et je me laissai sécher à la tiédeur d'un petit soleil anémique qui parvenait à

chauffer entre deux nuages. Un filet orangé bordait le haut d'un immeuble voisin. En bas, l'activité reprenait. Le monde repart, pensai-je en savourant l'extase de me tenir au bord de la vie commune sans y participer. Du côté de la tour Eiffel, un nuage vaporeux formait une colonne effilée qui semblait monter de la Seine. De temps en temps, des avions passaient au-dessus de Paris. Ces objets luisants et fuselés ne me dérangaient pas, ils semblaient familiers et vivants. Je fis chauffer de l'eau pour mon café. J'aperçus alors un chat devant moi. C'était un chat couleur de rue, d'un gris passe-partout. Il avait un œil crevé et une oreille déchiquetée. Il se figea dès qu'il m'aperçut, mais, loin de battre en retraite, il s'assit à quelques mètres et m'inspecta avec méfiance. Je pris l'air légèrement offusqué du locataire sûr de son bon droit. Nous sommes restés ainsi de longues minutes à nous étudier. Ce chat était évidemment de l'espèce batailleuse. Je suppose qu'il se sentait froissé par une présence humaine, il devait se demander ce qu'un bipède peut foutre à camper sur un toit. Ne me sentant pas d'humeur à lui fournir une explication, je rouvris mon livre et je m'y replongeai. Mon indifférence ne lui déplut pas. Il s'assit et se mit à se lécher l'intérieur des cuisses, n'interrompant sa toilette que lorsqu'un pigeon vint nous narguer en picorant stupidement la pierre du sol. Ainsi, ma solitude n'en était plus tout à fait une : c'est ce que

nous devions penser lui et moi en nous regardant du coin de l'œil. Qu'il fasse comme il l'entend, je ferai comme je veux, me dis-je : à ce prix, notre cohabitation en restera à un compagnonnage plaisant et libre.

Ce séjour dans un endroit aussi inhabituel serait aux yeux de beaucoup une bizarrerie. Pas pour mon copain Getty qui prétend que le déconnage permet de secouer l'esprit pour en faire tomber les scories inutiles. À l'époque où je l'ai connu, il lui restait un semblant de sérieux, quelque chose de froid et de contrôlé qu'il a perdu depuis. On dit de lui qu'il n'a pas le sens de la mesure. Pour ça, oui, il débloque sérieusement, au point d'avoir fait quelques séjours en clinique psychiatrique où il a impressionné le personnel et les pensionnaires par ses facéties outrancières. Il est même devenu l'idole d'un petit groupe de malades avec qui il reste en correspondance et qu'il va visiter deux ou trois fois par an. Je l'ai accompagné un jour. En quittant ces braves gens, il m'a semblé que leur monde n'avait pas moins de prise sur la réalité que le nôtre. D'une certaine façon, il possède sa propre efficacité et son propre équilibre. Les illusions qu'il génère montrent une originalité, sinon un pittoresque, que l'on peut qualifier avantageusement de théâtral. Nous aussi nous dressons nos tréteaux sur le vide. Nous nous laissons prendre au piège de nous imaginer irrésistibles. Avec ça, nous nous rassurons à bon